

L'ATELIER BD DU COLLEGE PLAISANCE
PRESENTE :

"UN VENT DE LIBERTE"



L'ATELIER BD DU COLLEGE PLAISANCE
PRESENTE :

"UN VENT DE LIBERTE"

Cette bande dessinée est dédiée à la mémoire de Monsieur Jean-Paul DEFRADE, maire adjoint aux anciens combattants de la ville de Créteil, pour sa présence soutenue à nos côtés et pour sa croyance portée haut et fort en notre jeunesse diverse, riche, et engagée dans les valeurs citoyennes.

Et nous revoilà avec le quatrième album produit par l'Atelier BD du collège

« Plaisance ! »

Eh oui, notre atelier fonctionne depuis 2010, avec toujours autant d'enthousiasme de la part de nos dessinateurs en herbe ! Et cette année encore, ce sont les élèves de 3e3 qui ont à nouveau écrit, pendant leurs cours de français avec Mme PERY, la nouvelle que vous trouverez dans cette édition.

C'est deux fois par semaine que nous nous retrouvons dans la salle 205 de Mme DAUTANE, avec l'Atelier Bande dessinée, encadré par l'artiste Michael PERONARD, pour donner vie et incarner les nouveaux héros et décors de l'histoire que vous allez découvrir.

Notre choix s'est porté cette année sur une période et des événements qui ont fortement marqué l'histoire de notre pays et de notre commune : l'Occupation allemande pendant la Seconde Guerre Mondiale. Au travers de jeunes héros, nous voulions faire comprendre à nos élèves la valeur de l'engagement et la défense des valeurs de la République surtout à une époque où l'on s'interroge souvent sur la capacité qu'ont les adolescents à s'intéresser à la société dans laquelle ils vivent. Et pourtant chaque semaine, avec fidélité et persévérance, des élèves de tous âges, équipés de leurs seuls crayons à papier et de leurs gommes, ont contribué par leurs dessins à construire l'histoire que vous allez lire. Un réel « vent de liberté » a soufflé sur notre atelier cette année !

Il était important d'enraciner à nouveau cette histoire dans la ville de Créteil en s'appuyant sur des personnages et des lieux réels qui permettent à nos élèves de s'identifier fortement tout en leur faisant découvrir le patrimoine de notre ville. Nous avons décidé d'intégrer à l'histoire un personnage réel, Monsieur René BESSE, qui a résisté très jeune au sein d'un réseau cristolien.

Nous vous invitons donc à parcourir ces pages avec autant de plaisir que nous en avons eu à faire naître cette histoire et ces personnages autant par les mots que par les dessins.

*Nous tenons à remercier tous les soutiens qui nous ont accompagnés tout au long de ce projet :
Pour leur financement à*

Le Ministère de la Défense et des Anciens Combattants - Direction de la mémoire, du patrimoine et des archives

Le Conseil départemental du Val de Marne

La Ville de Créteil

Les Conseils des quartiers Bleuets-Bordière, Buttes-Halage et leurs habitants

Pour leur soutien et leurs encouragements à

Madame MOUQUET-BURTIN, Inspectrice d'académie du Val de Marne et Monsieur AUBER, Inspecteur d'académie adjoint

Madame HAZARD TOURILLON, IPR d'histoire Géographie

Madame JEANVOINE, vice-présidente du Conseil départemental du Val de Marne

Monsieur COTTEREAU et Madame ROELANTS, service des projets éducatifs du Conseil départemental du Val de Marne

Madame NICOLAS, Maire adjointe à la Culture de la ville de Créteil

Madame BARIKOWSKI, Direction de la Culture de la ville de Créteil

Madame DE FORSTESCU, maire adjointe du secteur nord de la ville de Créteil

Monsieur PESSAQUES, maire adjoint de la ville de Créteil chargé des finances, délégué élu du Conseil de quartier des Buttes-Halage

Monsieur PLACE, maire adjoint de la ville de Créteil délégué à la démocratie locale, à la communication, à la Mémoire et aux Anciens Combattants

Monsieur PERREAU, président du comité d'entente des Anciens Combattants

Pour leur participation à la journée du témoignage organisée au collège le 25 mai 2016

Madame POIRET, Madame PLACE, Madame DE FORTESCU, Monsieur CORTICCIATO, Monsieur MELEZE, Monsieur PLACE, Monsieur WENIG,

Ils ont contribué largement à faire vivre le devoir de mémoire auprès de nos élèves.

Merci à Mme KPATINDE, Principale du collège Plaisance, qui nous a de nouveau accordé toute sa confiance, qui nous a soutenus pour mener à bien ce projet, et qui nous a tant aidés à trouver les financements.

Merci à M. Omar DIHMANI, Directeur de la Maison Pour Tous des Bleuets, pour sa présence active et indéfectible dans tous les projets menés par le collège.

Merci à M. Michaël PERONARD, dessinateur et artiste peintre, tête pensante tant dans la conception que dans la réalisation de la bande dessinée.

Merci à Mme DAUTANE, professeure d'histoire-géographie, et à Mme PERY, professeure de lettres classiques, qui en choisissant d'aborder cette période historique et en écrivant cette histoire, ont conduit les élèves, au travers de diverses actions, à réfléchir et à se mobiliser pour s'engager eux-mêmes dans la réalisation de ce beau projet.

Et bien évidemment merci à tous les élèves qui ont écrit et dessiné avec passion et sans qui ce quatrième volume de notre Atelier n'aurait pu voir le jour :

Pour l'Atelier BD : ALIJA Sofia, AMBUROSE Babyola , BATTAGLIA Enzo, BECHOUEL Marwa, BUX Tamanna, CARPENTIER Manon, DAMIENS Tancrede, DELAIRE Nathan, DESNUES Baptiste, DUMAIN Maréva, FARGE Nicolas, FULGENCE Enzo, GUEUDELLOT Théo, GUILLETTE Eliza, HALIN Rodrigue, JIANG Fanny, JOHN PAPILS Prasaniyah, JOUBREL Alicia, KARAMANOUKIAN Caroline, KAROUIA Nesrine, LEBRANCHU Lindsay, LIN Eva, LORNE Mylène, MAIZ Douha, NIHOUL Claudia, NJIKAM Iris, PAGES Jade, PERENNOU Alan, RESID Seya, SADAN Jeanne, SAMAKE Binta, SADLI Syrame, SEBIN Mathis, SIME KEPWA Jonathan, SIMO Yvan, SPIESSER Irvin, STEPHEN RAVICHANDRAN Stephni, TOUMI Narjess, WACK Romain, ZAKY Mark, ZHENG Céline, ZHENG Soyala

Pour les apprentis écrivains de 3e3 : A Samantha, BONANI Prescillia, CHATEAUBON Leslie, COLIN Emma, Ornella, EDDIF Fedi, FUTU Eric, GNAGBO Jeannette, GUERIN Maëlle, HANDI Hanan, KOEHLER Eléna, MAROUZE Emilie, MICHEL Mathias, MOHAMED Ylan, NEZAN Antoine, NITHIYANANTHAN Kasendri, PHILIPPE Julien PLACID Gallina, RAMOS Nissy, RAMOS ALVES Danilson, SAID Assafidine, STAWRO Sarah, TEKOUK Lisa



Automne 1940, dans le quartier du lycée Henri IV.



Je m'appelle Armand, j'habite avec ma famille à Crèteil,



et je viens quotidiennement à Henry IV, à vélo.

J'aime venir ici, ça me sert de mon cocoon. J'y vois du monde.



Salut Joseph

Salut Armand

Alors yepin, tu crois que tu vas te la couler douce?

On est entre français respectables ici!



Dégage!



Bande de lâches!

Honte à vous!



Qu'est ce qui leur prend?

Je suis juif

Oui Et alors?

Il y a des lois contre les Juifs maintenant. L'antisémitisme est légal, et même encouragé. Mais tu ne sais pas? De quoi parle-t-on chez toi?



A vrai dire on ne parle pas beaucoup chez moi. Depuis la défaite, mon père qui est pourtant un patriote, un héros de guerre, ne parle plus. Il semble anesthésié.



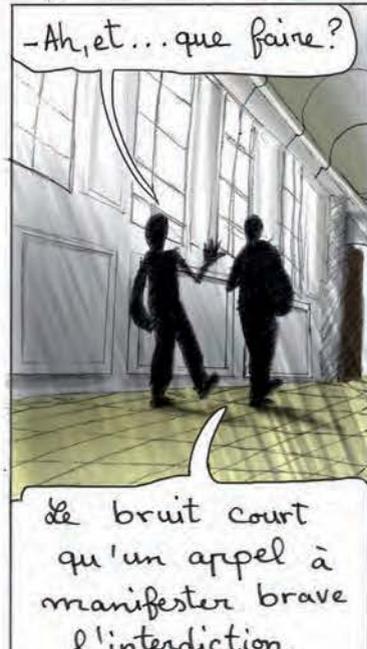
Cette année on ne parle même pas d'aller commémorer...

le 11 novembre comme tous les ans.



Tu sais que les autorités...

vont l'interdire cette année?



-Ah, et... que faire?

Le bruit court qu'un appel à manifester brave l'interdiction.



Ce soir je vais en parler à père. Je suis certain qu'il sera d'accord pour rendre hommage à nos morts...

cette année aussi!



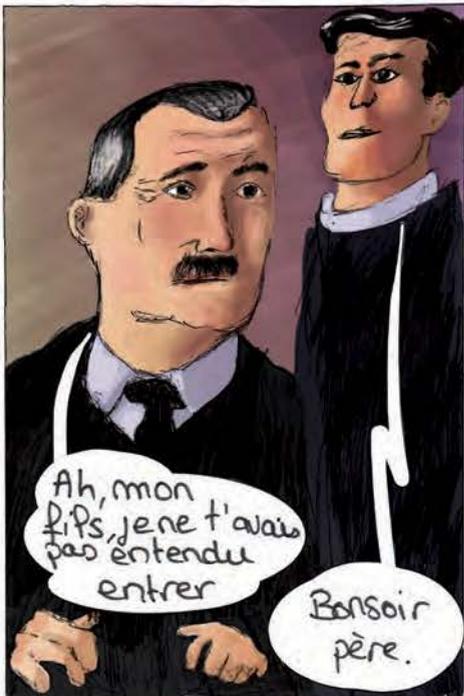
À Créteil, le soir venu...



Père?



Père ?



Ah, mon Paps, je ne t'avais pas entendu entrer

Bonsoir père.

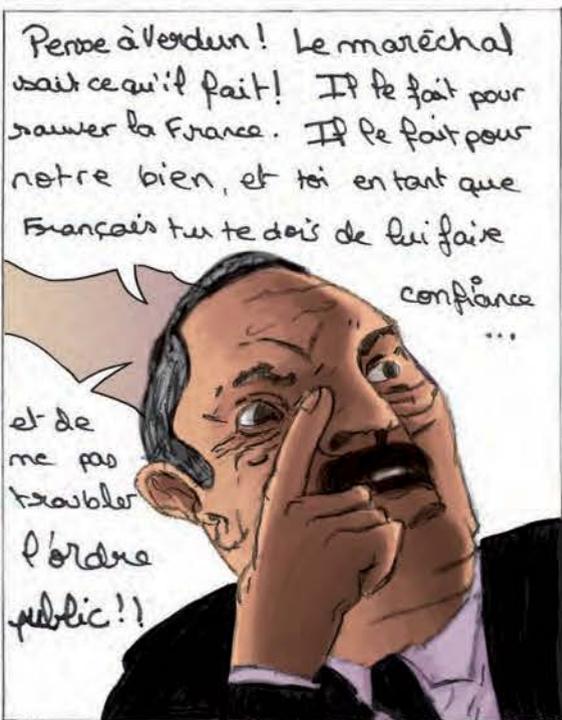


Père j'ai besoin de vous parler. Vous n'avez pas évoqué l'idée d'aller rendre hommage à nos morts. Vous ne semblez pas réaliser : la France est occupée ! Que font nos dirigeants ? Où est notre honneur ? Notre courage ? Le cœur de notre patrie bat encore, nous devons plus que jamais commémorer l'armistice et affirmer notre fierté !



Suppiti!

Quite crois-tu pour dire cela ?



Pense à Verdun ! Le maréchal sait ce qu'il fait ! Il le fait pour sauver la France. Il le fait pour notre bien, et toi en tant que Français tu te dois de lui faire confiance...
et de ne pas troubler l'ordre public!!



Que je ne t'entende plus tenir ces propos. L'heure est à l'unité et à la discipline

et à la discipline



le 10 décembre arrive, dans la cours du lycée.

fais-voir!

Qu'est-ce que c'est?

Gaffe! c'est un tract. Il appelle à manifester le 11 novembre à 17h30

fais-nous voir!

Oui, et bien ça va chauffer!
 Regardez ce que dit le
 journal « Le Petit Parisien »
 ce matin :



Le Petit Parisien

50 cent ÉDITION DE PARIS 50 cent

Pendant deux jours
 Le chef de l'État
 est à l'hôtel de Lyon

De château
 à la maison d'arrêt ...
LÉON BLUM
DALADIER

LUNDI
 10
 NOV. 1940

« Les administrations
 publiques et les entreprises
 privées travailleront normalement
 le 11 novembre à Paris et
 dans le département de la
 Seine. Les cérémonies com-
 mémoratives n'auront pas lieu.
 Aucune démonstration
 publique ne sera tolérée. »



C'est ainsi que le lendemain donc,
 j'étais parmi ceux



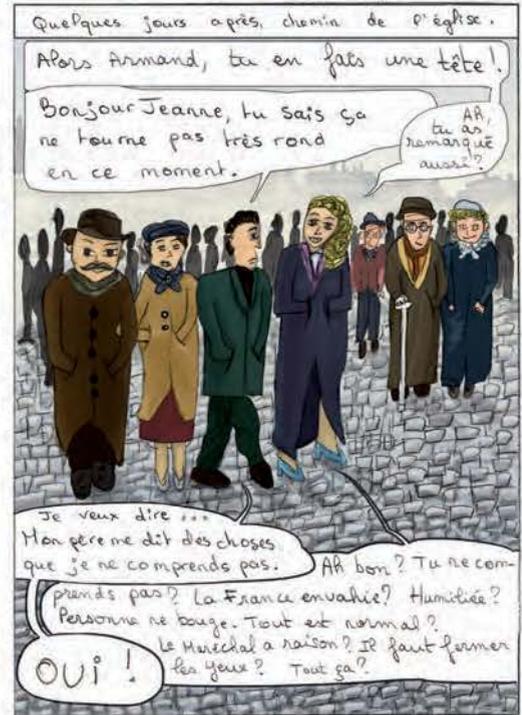
qui rejoignirent la place de l'Étoile.



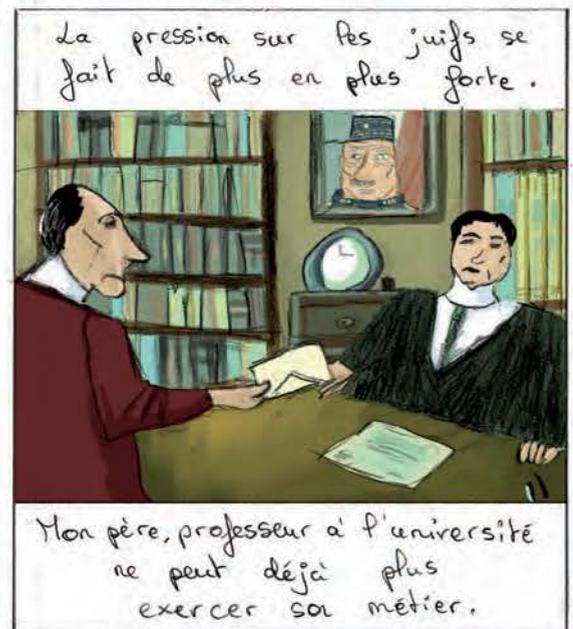
SOURCE HISTORIQUE :

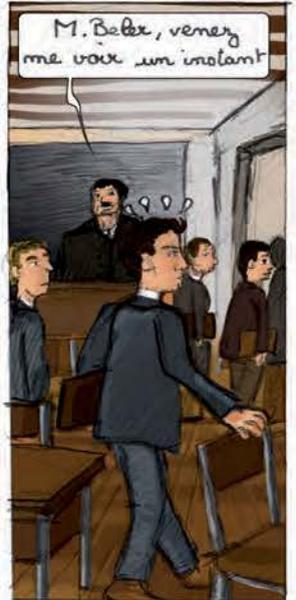
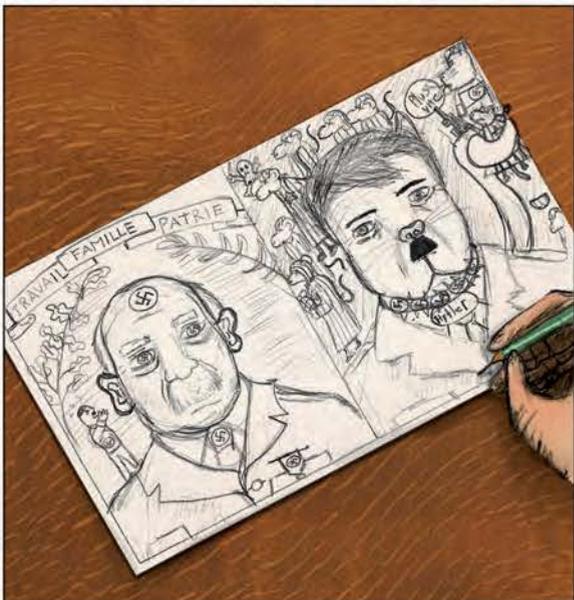
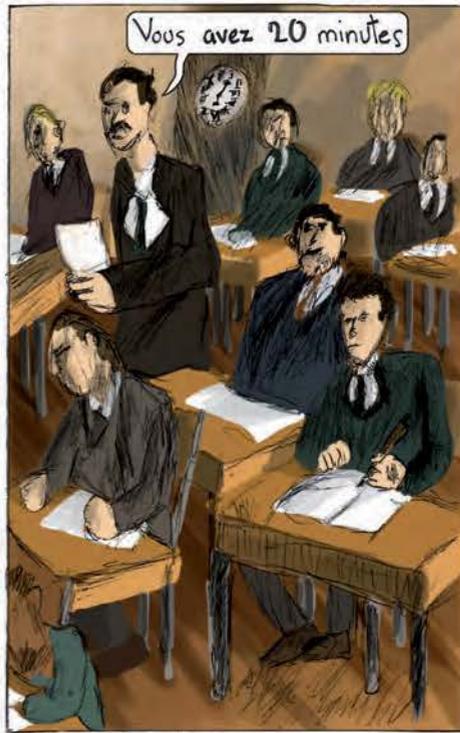
« Nous nous sommes retrouvés
 au métro Champs-Élysées-
 Clemenceau. À six copains
 d'Henri-IV, nous avons remonté
 le trottoir de gauche vers
 l'Étoile, en scandant :
 Libérez Langevin ! Cela
 s'est mis soudain à crier.
 La foule a reflué et nous nous
 sommes sauvés en courant, sans
 être rattrapés par les
 voltigeurs* allemands en
 motos sur les trottoirs, qui,
 à ce qu'on m'a dit après,
 ont blessé des manifestants. »

Source : Bernard Langevin



Et oui Armand, la France est occupée. La République est bafouée. Les Allemands nous occupent, c'est la réalité. Mais sache que tu n'es pas le seul que cela préoccupe!





Quelques jours plus tard...



Dis-moi Jeanne

Ouiiii?

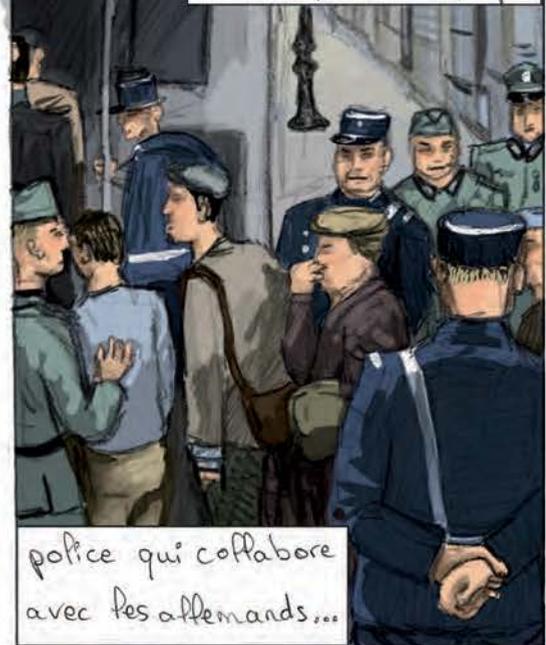
après un dîner en famille.

Mon malaise ne fait que s'accroître ...



Quand je pense que Pétain a serré la main d'Hitler ...

Quand je vois des gens arrêtés, par notre propre



police qui collabore avec les allemands...

Lorsqu'à chaque instant je sais mon pays occupé ...



mon cœur frémit de rage

Et le pire...



c'est que je me sens si impuissant!



Tu voudrais

...faire quoi?

Que serais-tu prêt à faire?

Je ne sais pas justement!

Quelque chose!!



Chhht!
Moins fort!

Sois patient, tu auras peut-être l'occasion ...

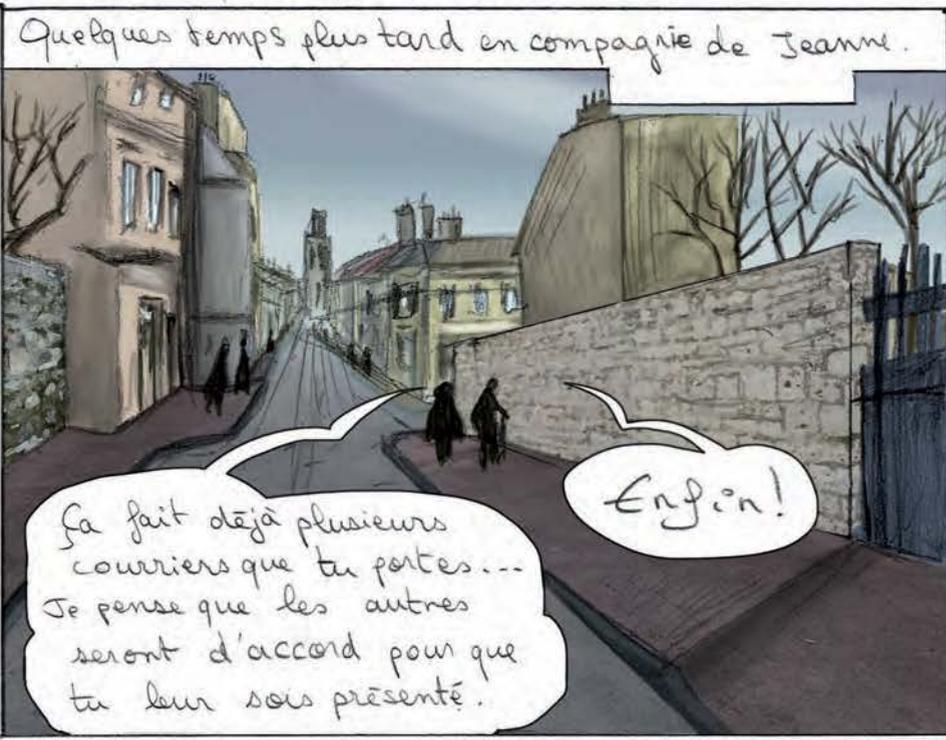
d'agir bientôt. Je t'appellerai demain.





adresse. Ne pose pas de questions. Il est très important qu'elle arrive tôt ce matin, et que personne ne l'intercepte.







Nous avons bien de la chance de nous réunir ici ce soir



Car ce n'est plus le cas pour Paul, ni René.



Nous devons pour l'instant ...

faire sans eux.



Bon, sachez tous que nous allons intensifier notre action!



Nous avons, grâce à René Besse, accès à ces deux Ronéos.

D'ici nous pourrions imprimer et diffuser nos messages



Regardez ce projet de tract. Vous y ...

critiquons la faiblesse de Pétain.



C'est très bien ça! Et tu sais qu'Armand fait de très bonnes caricatures?

Ah bon?



C'est excellent ça! Tu pourrais nous en dessiner de bien critiques? Explicites?

Avec plaisir!



Nous allons désormais passer à la vitesse supérieure

en diffusant le plus possible notre message de révolte.

C'est ainsi que pendant les semaines qui suivent...



Le groupe de jeunes...

Va multiplier les actions clandestines

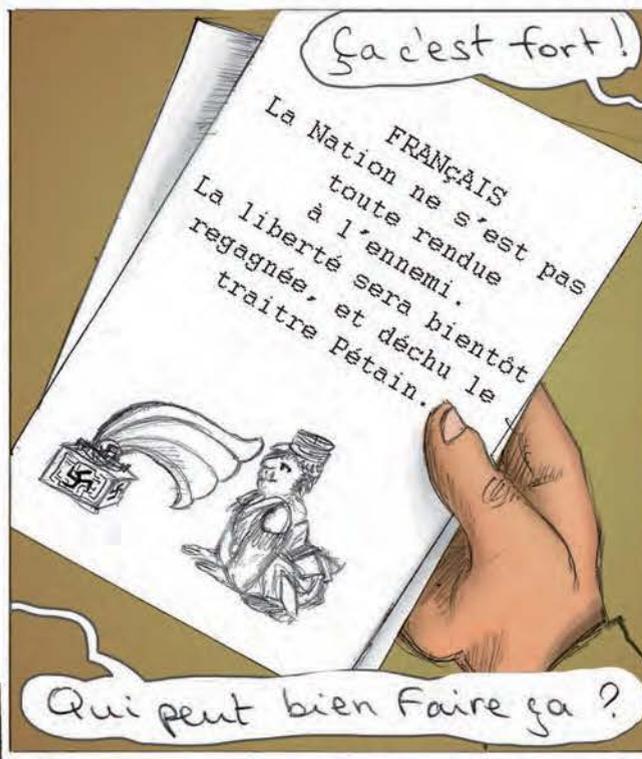


Ce sont des tracts

Fais-voir!

Haha!

Regarde!



Ça c'est fort!

Qui peut bien faire ça?



Plus tard un soir de printemps.

Jeanne

Oui Armand?



Je voudrais que tu me racontes...
Qu'est-il arrivé à ces René et Paul dont vous parliez l'autre fois?



René et Paul ont été arrêtés

En Octobre dernier, ils collaient des affiches, de nuit, lorsque...







Qu'en est-il d'eux aujourd'hui ?



Après un séjour à Fresnes, René a été libéré. Pour notre sécurité et la sienne, il doit se tenir à l'écart, quelques temps du moins.

Paul, lui, est toujours emprisonné à la prison de la Santé.



Nous sommes inquiets pour lui. Ils ont été de la première heure, nous leur avons emboîté le pas.



Et nous devons aller plus loin ...
Je sens ...
J'ai besoin d'être plus impliqué ...
En résistance !

Que vas-tu faire ?



Des moyens existent. Le Général De Gaulle a appelé à se rejoindre et former une armée.



Tu vas partir ?

Je ne sais pas Jeanne, c'est un choix difficile.



Le lendemain.

Je suis en retard au rendez-vous chez Julot !



Oh non, un contrôle !! Et j'en'ai pas mes papiers.



Pas de papiers, hein ? Allez, on va vérifier ça au poste !

Allez viens, garçon.



Quelle poisse !! Et les autres que vont-ils penser ? Ils vont s'inquiéter.



Quasi qu'il se passe, il me faut surtout pas éveiller de soupçons.



Nettez tout ce monde en cellule



Serez-vous là - dedans, il y a des nouveaux



He les condés vont les chercher à la maternelle maintenant ? Haha !!

Alors, on a volé des bombes ?

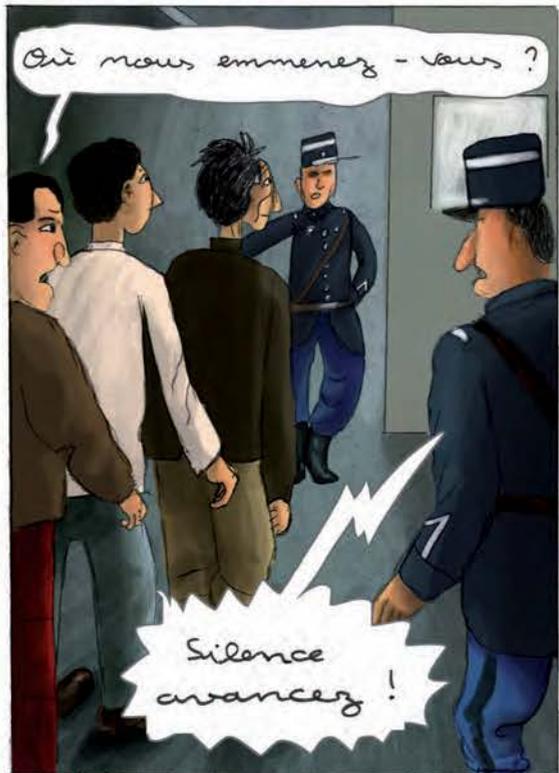


Ce n'est qu'un mauvais moment à passer.

Surtout ne pas me faire remarquer.

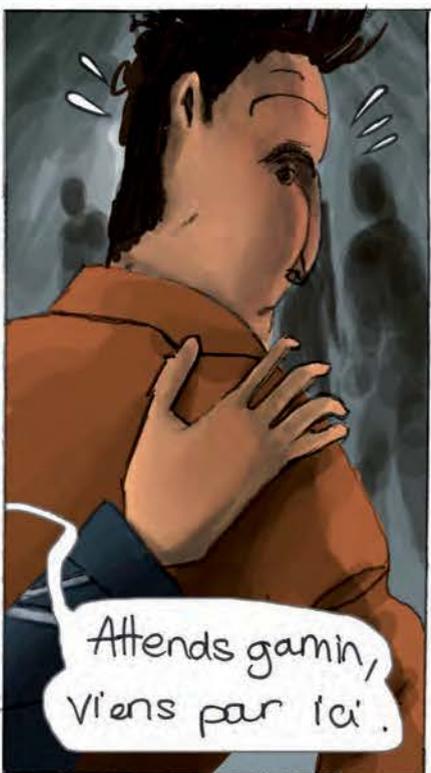


Noulard, Ernan, Delpell, Rodier, Beler, Sapres, suivez-moi !

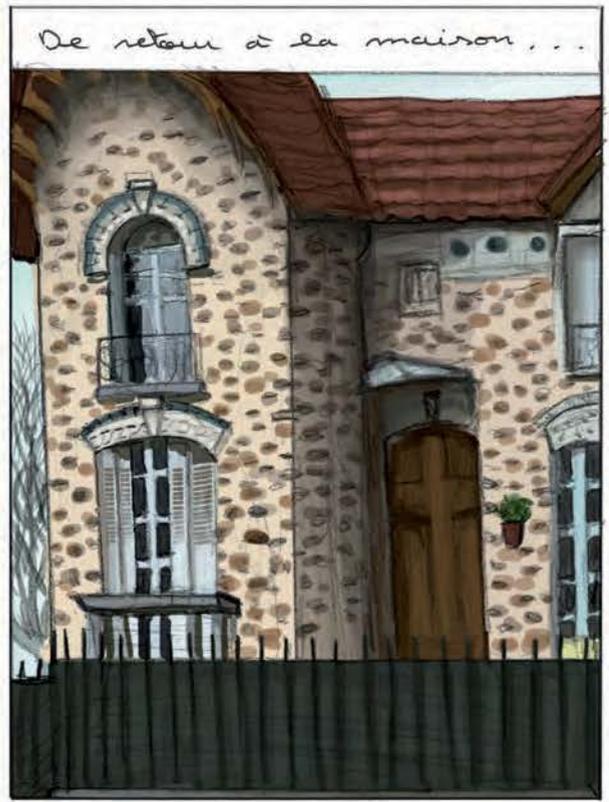


Où nous emmenez-vous ?

Silence avancé !

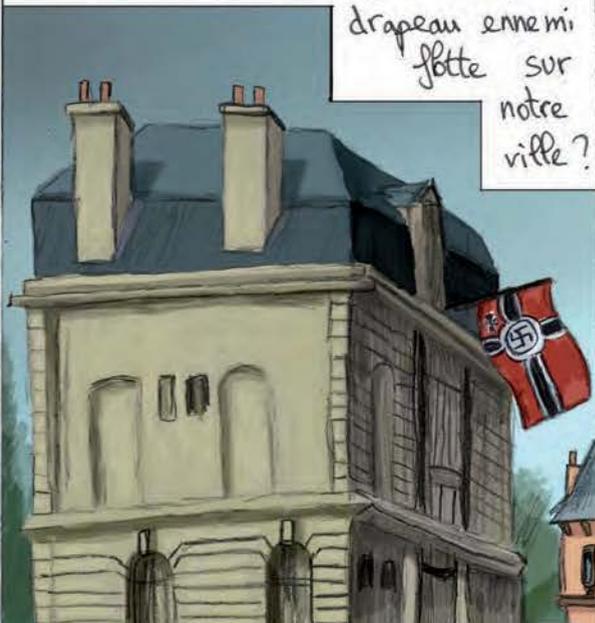


Attends gamin, viens par là.

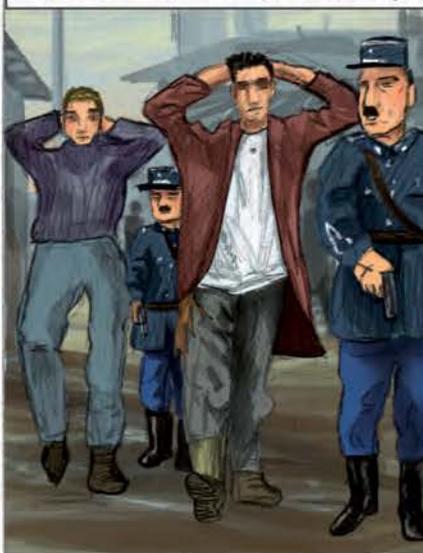


Comment ne pas s'indigner lorsque le

drapeau ennemi
flotte sur
notre
ville?



Lorsque ce sont des
gendarmes français
qui arrêtent les patriotes?



Lorsqu'on voit le peuple affamé et
humilié faire la file, tandis que
le pays est pillé par l'occupant?



Et je comprends ce que tu cherches,
ce que tu veux faire.



... Vaut qu'on se batte pour elle.



Non, je ne peux pas faire...



semblant de ne rien voir.
Je ne suis battu jadis
pour mon pays.

La Liberté de notre pays ...

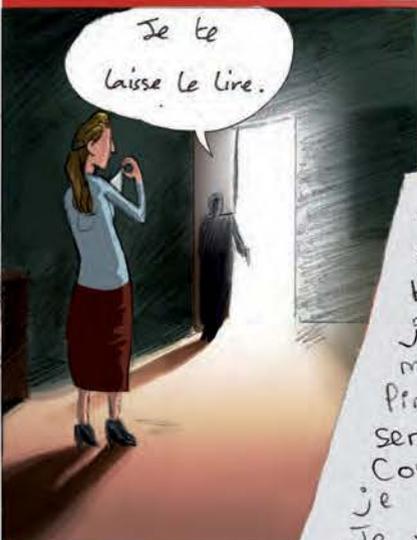
Les jours passeront. Le printemps 41 était
déjà bien entamé lorsqu'un matin ...



M. Beler m'a demandé
de venir le voir. Voilà qui est
bien inhabituel ... Je n'aurais
peut-être pas dû venir, mais je
n'arrive pas à joindre Armand
depuis plusieurs jours.

Que me veut-il? Se douterait-il
de quelque chose?





20 mai 1941

Ma chère cousine,
 Je t'écris cette lettre pour que tu saches que je ne t'oublie pas. Au contraire, c'est grâce à toi que j'ai trouvé ma voie et que j'ai pu réaliser mon destin. Mais mon engagement est trop limité ici. J'ai décidé de mettre ma force au service de De Gaulle.
 Comme nous en avons discuté la dernière fois, je m'en vais pour Londres.
 Je veux que tu saches que je me suis réconcilié avec mon père et que tu peux compter sur lui en cas de besoin. Continue à prendre bien soin de ma mère et de lui, s'il te plaît.
 Mais surtout, ne baisse pas les bras, continue ce que nous avons commencé dans la clandestinité. La France Libre a besoin de vous, de toi. Vous êtes notre armée de l'ombre et sans vous ici en France, de Gaulle et les Alliés ne peuvent rien.
 J'espère te retrouver bientôt, dans une France libérée, pour fêter ensemble notre victoire.
 Adieu, vive la liberté et vive la France,
 Ton cousin qui t'aime,
 Armand

FIN.

« L'engagement au CŒUR, »

nouvelle pour le CNRD 2016

Armand était assis dans sa cellule sombre aux murs délabrés et fissurés, à la peinture délavée et craquelée, et au sol sale et lugubre. Il avait été arrêté et ramené dans un panier à salades au commissariat du Vème arrondissement après un contrôle d'identité qui avait mal tourné. Au milieu de tous ces inconnus qui discutaient entre eux de cette arrestation, sans s'apercevoir de sa présence, ni même lui de leur discussion, il pensait qu'il était perdu, il regardait désespérément dans le vide en se demandant comment il allait se sortir de cette situation...

Armand Beler, jeune cristolien de seize ans, avait pourtant bien commencé son après-midi après sa journée de cours au lycée Henri IV situé dans le Vème arrondissement de Paris. Il était dix-sept heures et il faisait froid dehors en ce début janvier 1941, quand il s'était dirigé vers un café voisin de la rue Soufflot, où il avait rendez-vous avec sa cousine Jeanne. Tout en discutant, ils avaient bu un chocolat chaud, pour se réchauffer du froid glacial de l'hiver, et s'étaient séparés, partant chacun de son côté pour retourner à leur routine quotidienne.

C'est au moment où il détachait son vélo rue Mouffetard, qu'il avait été coincé par un cordon de policiers en uniforme. Il s'était réfugié dans une petite rue étroite, adjacente, où il y avait peu de passage, mais des policiers l'avaient repéré. Malheureusement, il n'avait pas ses papiers sur lui. Ils l'avaient donc emmené au commissariat, où ils l'avaient privé de ses biens et enfermé dans une cellule avec une dizaine d'autres inconnus arrêtés en même temps que lui.

Armand était un jeune homme, têtu, qui arborait des cheveux noirs coiffés sagement en une coupe au bol très traditionnelle et de grands yeux d'un vert magnifique. D'une carrure solide, il avait l'allure d'un sportif que renforçaient ses trajets à vélo quotidiens qui l'amenaient de son domicile à Créteil, près de l'Église, au lycée Henri IV à Paris, où il suivait une scolarité de lycéen brillant. Dans ce corps d'homme, il conservait une âme d'enfant innocent, sage, calme mais qui cachait aussi un caractère espiègle, rusé et prudent.

Il était désespéré. On allait bientôt découvrir qui il était et quelles étaient ses activités. Il se doutait qu'un sort horrible l'attendait sans savoir précisément ce qui allait lui arriver. Des milliers de pensées sinistres et morbides se bouscuaient dans sa tête. Qu'allait-il devenir ? Reverrait-il un jour sa famille ? Ses camarades ? Pourrait-il reprendre sa vie d'avant ? Dans cette agitation, il aperçut un bout de craie qu'il ramassa et commença à dessiner sur l'un des murs de la cellule ; le dessin était sa plus grande passion. Il ébaucha un visage féminin qui ressemblait à celui de sa cousine, qu'il coiffa d'un bonnet phrygien. C'était bien à ses choix en faveur de la liberté, de sa patrie, des valeurs de la République, qu'il devait cette peur et ces angoisses. Il s'arrêta un moment et pensa désespérément à ce qui l'avait mené jusque-là...

« Tout avait commencé en juin 1940, lorsque la France avait été obligée, suite à la débâcle de son armée face à la Wehrmacht, de signer l'armistice tout en changeant de gouvernement. A l'époque, je ne me sentais pas concerné par tous ces événements qui ne m'atteignaient pas personnellement, car je n'étais qu'un collégien qui finissait ses études à Créteil avant de commencer ma vie de lycéen au lycée Henri IV. Mon père n'avait pas été mobilisé en septembre 1939 suite à ses insuffisances respiratoires héritées de la Grande Guerre, dont il avait été l'un des héros à mes yeux.

Je revis, Augustin, mon père assis dans son fauteuil, buvant son café avec sa moustache brune, fine et soignée, ses beaux yeux bruns. Son regard froid rendait cependant son visage inexpressif et parfois dur, toujours calme, dégageant un sentiment de puissance. Il était robuste, élégant, grand, il avait l'air imposant, les épaules larges et les jambes fermes. En tant que notaire et ancien militaire, il aimait l'ordre et il vénérât les valeurs républicaines, il me faisait toujours des leçons dessus, il me retraçait souvent ses mémoires sur la bataille meurtrière de Verdun. Quand il me racontait ces moments, je ressentais l'atrocité

dans ses paroles, sa voix, son regard et même ses gestes. On aurait dit qu'il revivait ces scènes, on aurait cru qu'il était retourné dans les tranchées, il me précisait tellement de détails que, moi-même, je pouvais l'imaginer avec toute son intensité.

« La bataille de 1916 était rude, me disait-il. Je me souviens de mes longues marches de fantassin en convois dans la boue de la voix sacrée, nous arrivions par escadrons entiers pour renforcer les troupes qui s'amenuisaient sur le front de Verdun. Je scrutais l'horizon et le paysage criblé de trous d'obus, la forêt remplie de cadavre sans vie et creusée des impacts des bombes créant de véritables marécages de boue et de flaques d'eau où se mêlaient les débris d'arbres, de corps déchiquetés, de terre et de matériaux informes. Je me demandais ce qui allait m'arriver, avec mes camarades, nous passions des heures à attendre, à appréhender la bataille qui allait nous conduire vers une mort certaine. Nous entendions dire que les Allemands possédaient des avions comparables à des cargos pouvant lâcher des armes destructrices, des obus qui, à l'impact, expulsaient des éclats de métal tranchant pouvant déchiqueter la moindre partie du corps comme de la vulgaire charcuterie.

Nous étions mal rasés, recouverts d'une sorte de carapace de boue, entassés dans des forts enterrés, ou des tranchées que nous creusions nous-mêmes directement dans la terre et que soutenaient quelques charpentes de bois et des amoncellements de sacs de terre. Quand nous remplacions les escouades qui étaient en première ligne depuis des mois, les camarades devenaient fous, ils partaient directement sans même nous donner la moindre information qui aurait pu nous aider. Certains disaient " Les pauvres, ils ne savent pas à quoi ils s'attendent", " Enfin, on peut rentrer!".

Nous prenions place dans les tranchées humides, froides et boueuses, nous faisons le guet sous les bruits incessants d'obus qui tombaient, explosaient sur le sol et qui parfois nous envoyaient de la poussière, de la terre.

Certains de nos camarades paniquaient déjà, mais nous devions tenir bon donc tout le monde s'encourageait, s'entraidait. Nous discutons de tout et de rien pour passer le temps, de nos familles, de nos rêves, qui pour certains ne pourraient jamais se réaliser car ils mourraient. Dans nos rangs, nous comptons des professeurs, des artistes, de jeunes adolescents, des pères de famille, et d'autres encore, trop nombreux et variés pour tous les citer. »

Et régulièrement mon père passait ses soirées à me raconter de pareils souvenirs d'autant plus souvent depuis que la guerre avait été déclarée avec l'Allemagne, ravivant ainsi ses souvenirs d'ancien combattant glorieux. Mais à moi, la Guerre me paraissait lointaine, même si avait été mis en place le système des cartes de rationnement dès mars 1940. Pendant la drôle de Guerre, nous avons même côtoyé à Joinville le Pont, à Saint-Maur-des-Fossés et à Nogent-sur-Marne, la 8^{ème} compagnie du 214^{ème} régiment régional, composée de quadragénaires, comme mon père, qui eux avaient été rappelés sous le drapeau. Cette compagnie était chargée de la surveillance de la Marne et placée sous le commandement du capitaine Wright, mais on la voyait surtout participer à des séances de cinéma, des cours de culture physique, etc., dans une ambiance de partie de campagne. Et lors de l'offensive allemande en mai, où les troupes allemandes s'étaient ruées sur les Pays-Bas, le Luxembourg et la Belgique, rien n'avait pu m'atteindre, même pas la surprise produite par leur capitulation et l'ordre de retraite générale ordonnée par le général Weygand début juin. Moi j'étais passionné d'aviron et de canotage, je passais donc tout mon printemps à m'adonner à mes activités préférées. D'ailleurs, le jour de la signature de l'armistice à Rethondes, le 22 juin, avec quelques amis nous avons disputé une course d'aviron, l'US Créteil contre le RSCC Canoë Kayak de Champigny. Et nous avons célébré notre victoire en fanfare !

Mais la guerre n'allait pas tarder à se rappeler à mon bon souvenir. C'était lors d'un déjeuner, comme on en faisait chaque année pour célébrer la venue de l'été. Mais, pour mon père c'était juste une excuse pour se retrouver en famille. J'avais toujours hâte de revoir ma cousine Jeanne qui étudiait à la Sorbonne, non loin de mon futur lycée, mais qui était toujours très occupée par ses différents engagements politiques, notamment en faveur des causes féministes, car avec ses compagnes de l'Union des Jeunes Filles de France elle passait son temps à militer pour obtenir le droit de vote des femmes. Elle avait les cheveux longs bruns, ondulés, les yeux bleus et était assez maigre. Énergique

et d'un caractère bien trempé, sa maturité et son sens des responsabilités m'impressionnaient vivement. D'une intelligence et d'une logique remarquables, elle s'enflammait dès qu'elle abordait les sujets qui lui tenaient à cœur. Nous avions rarement l'occasion de nous voir car elle habitait à Paris mais nous partagions une réelle complicité.

Ma tante qui était une très bonne cuisinière, nous avait préparé un très gros panier-repas, et nous nous dirigeâmes vers une clairière boisée en bord de Marne, non loin de chez nous. Je me souviens avec nostalgie que j'avais toujours la charge de porter le panier rempli de nourriture appétissante. Avec ma cousine nous avons la fâcheuse habitude de grignoter sur le chemin. Ma mère nous observait en riant et parfois nous grondait gentiment. Dès que nous nous fûmes installés, et que nous eûmes dressé notre pique-nique, tous assis dans l'herbe sous le doux soleil de juin, nous commençâmes à nous régaler des mets exquis concoctés par ma tante : un poulet rôti, accompagné d'une salade à la vinaigrette maison, dont elle n'a jamais voulu nous livrer le secret. Ma mère avait préparé le dessert, un clafoutis aux cerises, dont il me semble encore savourer le délicieux parfum tant les fruits cueillis directement sur le cerisier de mon jardin réveillent mon enfance par leur saveur exceptionnelle.

Alors que nous sirotions le café nous nous lançâmes dans une discussion qui ne m'intéressait pas beaucoup au début, mais qui m'interpella au fur et à mesure de l'échange.

- *C'est une belle journée, dans notre beau pays qu'est la France, commença mon père.*
- *Une belle journée ?! S'esclaffa ma cousine Jeanne. Cela va bientôt être une des rares journées que nous allons passer dans la joie et la bonne humeur...*

Mon père lui lança un regard furieux, un regard comme je n'en avais jamais vu auparavant. Un regard qui en disait long sur son avis. Je m'installais confortablement sur le sol, le sourire aux lèvres. Je me demandais bien comment cette discussion allait finir. Même si j'avais déjà une idée là-dessus. Ce que je n'imaginai pas, c'était comment cette discussion allait changer ma vie. Ma cousine reprit, cette fois-ci d'un ton plus calme.

- *Vous croyez vraiment que la France est sauvée ? Que Pétain a permis à notre pays de sortir la tête haute de cette guerre ?*
- *Pétain ? demandais-je. Qui est-ce ?*

Mon père me jeta un regard désapprobateur, pourtant il prit la peine de me répondre.

- *Pétain est l'actuel chef du gouvernement français.*

Je hochais la tête et continuais d'écouter.

- *Pétain vient d'annoncer que la France a capitulé, cela ne vous gêne pas ? annonça Jeanne.*
- *Au moins, des centaines d'homme ne meurent pas chaque jour, répondit mon père.*
- *Il collabore avec l'Allemagne nazie. Notre ennemie !*
- *Et alors ?! Nous sommes en sécurité dans notre pays, en sécurité et en vie ! rajouta-t-il.*
- *C'est ce que tu appelles en vie ? Ce n'est que de la survie.*
- *Que vas-tu faire toi ? Tu ne pourras rien changer de toute façon ?*
- *Moi, toute seule, je ne pourrai rien faire. Mais, ensemble, nous pourrions résister et accomplir de grandes choses.*

Cette conversation prenait un tournant des plus intéressants. Mon père, confus regarda ma cousine.

- *Mais... De quoi parles-tu ? la questionna-t-il.*
- *Je parle de la Résistance. Un homme, Charles De Gaulle, s'est réfugié en Angleterre et incite la population française à le rejoindre et à se battre à ses côtés. Pour la France. J'ai entendu son appel il y a quelques jours...*
- *Charles de Gaulle ? C'est un traître. Un déserteur ! L'interrompit mon père avec fureur.*

- *Il n'en est pas un ! Mais vous n'avez pas vu les Allemands à Paris ? Ils nous envahissent. Ils défilent devant nos monuments et affichent leur drapeau sur tous nos bâtiments publics. Ils ont même commencé à installer des panneaux indicateurs dans leur langue avec leurs horribles caractères gothiques de brutes médiévales sur les grands boulevards...*

Mon père quitta le pique-nique énervé. Mon oncle lui recommanda d'arrêter de gâcher le pique-nique, mais surtout de cesser de répandre ses opinions politiques qu'il jugeait contraires aux siennes. Je rejoignis mon père en courant et nous marchâmes en direction de la maison. Plongé dans mes pensées, j'avançais en retrait. Les paroles de ma cousine me remettaient en question. Pourquoi cette conversation me marquait-elle tant ? Quelle en était l'objectif ? De qui, Charles de Gaulle ou Pétain, devrais-je suivre ? Je me questionnais tant et tant que je n'entendis pas ma cousine venir près de moi. Elle commença à me parler en chuchotant pour que les adultes ne nous entendent pas.

- *Que penses-tu de la résistance ?*

Je pris un instant pour réfléchir avant de lui répondre.

- *Je n'ai pas vraiment d'avis, répondis-je prudemment.*

- *Tu devrais en avoir pourtant. C'est très important.*

- *En quoi ?*

- *Résister c'est exister.*

- *Je n'ai pas compris ce que tu veux dire.*

- *Nous devons nous plier à des règles nous privant de liberté, imposées par les Allemands. Trouves-tu cela juste ?*

Et sur ces mots, elle me quitta. Était-ce vraiment juste ?

Nous rentrâmes chez nous épuisés par cette simple conversation et je fus soulagé de retrouver notre maison, ce grand bâtiment construit avec des briques rouges et blanches qui faisait la fierté de mon père. Lorsqu'on passait par la rue des écoles où j'habitais avec mes parents depuis ma naissance, on ne voyait que cette demeure, avec son beau toit rouge, et son grillage noir étincelant. L'atmosphère était devenue désagréable et pesante. On reprochait à ma cousine d'avoir commencé la conversation. Mais Jeanne se réjouissait d'avoir affirmé ses opinions.

Quant à moi, je venais de prendre conscience que le monde ne se limitait pas aux opinions de mon père.

Je passais tout de même un été heureux sans que ne me revienne en mémoire cette conversation, tout occupé à mes lectures et à mes sorties entre camarades pour m'exercer à l'aviron, au canotage et aux courses de vélo dans la campagne cristolienne en bord de Marne. Mais peu après la rentrée, un événement me remémora les propos de ma cousine. En effet, un matin, en arrivant au lycée, après ce long trajet en vélo qui me permettait de me réveiller avant d'entrer en classe, j'assistai à une scène qui me choqua beaucoup : un élève se fit bousculer par un groupe de jeunes garçons plus âgés que nous. Ils l'injurèrent même violemment en le traitant de « sale youpin ». Comme la bande semblait s'approcher de façon menaçante, je m'interposai sans même y réfléchir :

- *Bande de lâches ! Honte à vous ! Pourquoi vous prendre à plusieurs pour attaquer ce garçon qui ne vous a rien fait ! M'exclamai-je hors de moi.*

Les assaillants ne s'attardèrent pas et en me toisant avec indifférence, me méprisèrent et tournèrent les talons sans plus s'occuper de nous. Je me tournai alors vers la victime de cette échauffourée et lui demandai :

- *Pourquoi t'insultent-ils ainsi ?*

- *Je suis juif, me répondit-il avec mauvaise grâce.*

- *Oui. Et alors ? M'étonnai-je.*

- *Il y a des lois contre les juifs maintenant. L'antisémitisme est légal, et même très approuvé.*

Mais tu ne savais ça ? De quoi parle-t-on chez toi ? M'interrogea-t-il encore plus surpris que moi.

- *Pour tout te dire, on ne parle pas beaucoup chez moi. Depuis la défaite, mon père, qui est un grand patriote, et même un héros de Verdun, ne parle plus. Il semble comme anesthésié et il s'emporte dès qu'on aborde le sujet de Pétain.*
- *Alors que le mien qui était professeur de droit à la Sorbonne ne peut plus exercer et parle même de partir de France alors qu'il a, lui aussi, servi et même a été décoré de la Croix de Guerre pour ses mérites militaires pendant la Grande Guerre !*
- *Mais pourquoi ne peut-il plus exercer ? Demandai-je encore plus interloqué.*

C'est alors qu'il me fit découvrir les lois sur le statut des juifs : depuis le 3 octobre, il était interdit aux juifs français d'exercer un certain nombre de professions (fonctionnaire, enseignant, journaliste, dirigeant de certaines entreprises, etc.), et même il avait entendu parler de lointains parents venus d'Allemagne pour éviter les persécutions, qui n'avaient donc pas encore la nationalité française, et qui avaient été arrêtés et emmenés dans des camps de la zone libre. Je tombai des nues. Comment notre gouvernement français pouvait-il cautionner une politique raciste et antisémite des Allemands. Où était notre honneur ? N'étions-nous plus la patrie des Droits de l'Homme ?

Je lui donnai rendez-vous à la fin des cours pour qu'il m'en apprenne davantage et le retrouvai vers 17h à la sortie du lycée. Il s'appelait David. Quand nous nous rejoignîmes, je retrouvai avec plaisir ce jeune garçon qui avec ses cheveux courts et blonds avec ses grands yeux bleu ébahis, semblait si doux et si gentil, mais maladroit et chétif. Je savais déjà qu'il deviendrait mon ami. Et nous ne nous quittâmes plus au lycée, reprenant nos discussions du matin à chaque intercours, au déjeuner et à la sortie du lycée.

Un soir, nous commentâmes longuement l'annonce, par le proviseur du lycée, de la circulaire interdisant toute manifestation ou commémoration pour le 11 novembre. Nous étions tous deux révoltés par cette décision inique, mais j'étais d'autant plus contrarié qu'avec mon père, nous avions pris l'habitude depuis ma plus tendre enfance de célébrer ensemble la victoire de notre chère France lors des cérémonies au monument aux morts qui se trouvait devant le cimetière avec toutes les petites tombes blanches de nos soldats tombés pour leur patrie.

Je racontai alors à David à quel point, quand j'étais petit, cet immense monument m'impressionnait par sa taille mais surtout par la grande figure féminine debout, coiffée d'un casque Adrian et habillée d'une tunique et d'une cuirasse telle une déesse antique, les bras semblant soulever les deux pans de murs où étaient inscrits les noms de tous les défunts. Mon père m'avait dit qu'il s'agissait du symbole de notre pays, Marianne, mais je préférais y voir la France endeuillée et fière du sacrifice de ses enfants, regardant vers l'avenir pour m'encourager moi aussi à suivre leur exemple. Tous les ans, nous allions assister les compagnons vétérans de mon père pour porter les drapeaux, chanter la Marseillaise et écouter l'appel aux armes, la sonnerie aux morts et les discours de nos représentants qui exaltaient le courage de mes héros et faisaient naître en moi le souffle épique de leurs exploits que j'imaginai comme un combat des grands demi-dieux face aux monstres de la mythologie : une troupe d'Héraclès face à l'Hydre allemand casqué du casque à pointe, une division de Thésée affrontant les Minotaures prussiens, une légion d'Ulysse sauvant leurs compagnons de la voracité du Cyclope teuton.

Et cette tradition de mon enfance devrait disparaître avec l'Occupation nazie ? David et moi tombâmes d'accord : il était inacceptable de ne pas rendre un hommage à nos morts, surtout dans le contexte de soumission générale que nous n'acceptions plus, ni l'un, ni l'autre. Mais la priorité était d'en parler à mon père pour qu'il m'accompagne dans cette démarche qui appartenait à notre histoire familiale et permettrait de conserver nos traditions patriotiques.

Alors, dès mon retour du lycée, j'avais à peine passé le seuil de la maison que j'appelai mon père plusieurs fois. Il finit enfin par me répondre :

- *Ah, mon fils, je ne vous avais pas entendu rentrer.*
- *Bonsoir, père.*

Je réfléchis encore un peu avant de lui avouer ce que je pensais, puis je me lançai :

« Père j'ai besoin de vous parler. Vous n'avez pas évoqué l'idée d'aller rendre hommage à nos morts cette année. Or je viens d'apprendre par un camarade que cette année toute commémoration serait interdite. M'accompagnerez-vous néanmoins ?

- Mon fils, il faut respecter la loi : quand la loi interdit, il est de notre devoir en tant que citoyen d'observer les règles, me répondit-il d'une voix dure, nous ne nous rendrons pas cette année au Monument aux Morts avec les Anciens Combattants. Il faut que vous vous pliez à ma décision.*
- Mais, Père, vous ne semblez pas réaliser : la France est occupée ! Que font nos dirigeants ? Où est notre honneur ? Notre force vive ? Allons-nous nous laisser humilier ? Le cœur de la France bat encore, nous devons plus que jamais rendre hommage à nos morts et affirmer notre fierté ! Répliquai-je fougusement.*
- Il suffit! Qui te crois-tu que tu sois pour parler ainsi ? Le Maréchal a déjà sauvé la France, c'est le « vainqueur de Verdun », il sait ce qu'il fait ! C'est l'homme providentiel dont la France a besoin, et c'est le seul qui peut encore sauver notre patrie face aux Allemands. S'il a accepté cette annulation, c'est qu'il a de bonnes raisons, notamment l'ordre public qu'il faut respecter. Il le fait pour notre bien, et toi en tant que Français tu te dois de lui faire confiance, et de ne pas aller troubler l'ordre public ! Conclut-il avec impatience »*

Exaspéré par son incompréhension, je montai dans ma chambre en le laissant parler seul pour méditer sur mon ressentiment et ma révolte. Comment mon père pouvait-il accepter d'obéir ainsi sans se poser de questions ? Comment pouvait-il faire confiance à Pétain qui avait vendu toute la partie occupée de notre patrie aux Boches pour déplacer son gouvernement dans un trou de Province ? Le pouvoir de l'État français résidait dans une station thermale ! Alors que Paris était aux mains des Fritz. David m'avait dit qu'ils venaient même d'arrêter le célèbre professeur de sciences au collège de France, Paul Langevin, pour ses engagements antifascistes ! Mais où s'arrêteraient-ils ? On n'avait plus le droit de penser différemment ! On n'avait plus le droit de s'exprimer différemment ! On n'avait plus le droit de manifester, ni de célébrer les valeurs dans lesquelles on avait été élevé ! On n'avait plus le droit d'être juif ! Je ne pouvais me résigner à accepter. Je devais réagir.

Le lendemain après-midi, alors qu'il faisait encore beau pour une journée d'automne, et que j'étais en classe d'histoire-géographie, le professeur nous avait donné un exercice, nous avions vingt minutes pour le faire. Je n'arrivais pas à me concentrer, je ne réussissais pas à être attentif aux consignes qu'il donnait durant toute l'heure et jusqu'à la sonnerie, je crayonnais dans les marges de ma copie. Bien sûr, mes dessins n'étaient pas sans signification, je caricaturais Hitler et Pétain se serrant la main à Montoire, peu de temps avant, le 24 octobre, comme deux grands complices, bandits qui avaient ainsi signé l'arrêt de mort de la République française, enterrée dans une collaboration franco-allemande qui me dégouttait. Évidemment je savais que cela pourrait m'attirer des ennuis, mais c'est surtout quand Monsieur Depierre passa près de moi et regarda par-dessus mon épaule sans rien dire, que je compris, que j'avais peut-être pris un risque inconsidéré. La fin de l'heure sonna, je m'apprêtais à sortir de la classe lorsque Monsieur Depierre m'interpella : « M.Beler, un instant, s'il vous plaît. »

J'allai le voir et lui dis :

- Vous vouliez me parler ?*
- Oui, me répondit-il d'une voix basse, j'ai bien vu ce que vous dessiniez tout à l'heure. Je crois que vous ne réalisez pas, jeune homme. Bien sûr, la situation présente certaines ambiguïtés, bien sûr, il peut paraître contradictoire de vous enseigner les valeurs morales de droits et justice qui constituent les fondements de notre société, et en même temps de vous ordonner... de vous taire. J'en suis bien conscient. Mais il est aussi mon devoir de vous protéger. Prenez garde jeune homme, si vous empruntez cette voie, vous courrez de sérieux dangers. »*

Après un long silence, je ne pus que clore la conversation en l'assurant que j'en étais conscient. Je partis précipitamment, encore plus convaincu qu'il fallait que je ne me contente plus de dessiner pour moi de pauvres petites caricatures, mais qu'il fallait que je passe à l'action pour me mettre au service

de ces valeurs dont venait de me parler mon professeur. J'allai trouver ma cousine Jeanne.

Le lendemain, elle se trouvait bien au rendez-vous que j'avais demandé à sa mère de lui transmettre pour 17h, à la sortie des cours, dans un café de la rue Soufflot. Nous n'eûmes pas besoin de parler ; elle sortit de son sac une liasse de feuilles de papier ; je saisis un des tracts où étaient imprimés de façon grossière ces quelques mots :

« Étudiant de France !

Le 11 novembre est resté pour toi jour de Fête nationale

Malgré l'ordre des autorités opprimantes, il sera Jour de recueillement.

Tu n'assisteras à aucun cours.

Tu iras honorer le Soldat Inconnu, 17h30.

Le 11 novembre 1918 fut le jour d'une grande victoire.

Le 11 novembre 1940 sera le signal d'une plus grande encore.

Tous les étudiants sont solidaires pour que

Vive la France !

Recopie ces lignes et diffuse-les. »

Je lui dis immédiatement après ma lecture que je les diffuserai à mes camarades de confiance au lycée et qu'elle pourrait compter sur moi ce jour-là.

En effet, je la retrouvai au métro Etoile sur le quai de la ligne 1 en direction de Vincennes avec un groupe de ses camarades de l'Association des Jeunes filles de France. David m'accompagnait. Je n'avais pas voulu prendre le risque qu'un plus grand nombre de mes camarades nous rejoignent pour éviter les attroupements. Mais quand nous sortîmes du métro nous vîmes sous l'Arc de Triomphe une foule immense, silencieuse et recueillie. Les gens enlevaient leurs chapeaux et faisaient le signe de la croix. La flamme, la flamme immortelle, était entourée de fleurs. Au milieu, une immense couronne avec un ruban français - et un ruban anglais ! Naturellement, pas un Boche sous l'Arc. Ça faisait penser à un reposoir. Presque tous les étudiants avaient le drapeau français et le drapeau anglais à leur chapeau. À un moment donné, les agents nous dirent de circuler. Nous leur répondîmes : "La barbe !" et d'autres personnes ne cessèrent de se joindre à nous. Mais une immense rumeur s'éleva et une grande cohue commença à nous faire refluer vers les Champs Elysées : de place en place se trouvaient des camions allemands fermés le long des trottoirs. Nous aperçûmes alors des officiers qui attendaient à côté, une trentaine, qui, tous, tombèrent sur un pauvre type. Ils lui donnèrent des coups de pied dans le ventre et, finalement, le hissèrent à moitié mort dans la voiture. Tous les gens qui passaient se mirent à hurler, et nous avec. Il y avait d'autres types dans le camion. Et ces c... de Boches riaient ! Nous les traitâmes de cochons, vaches, salauds et toutes les bêtes de l'Arche de Noé. Lorsque la foule se replia et nous nous sauvâmes en courant, sans être rattrapés par les "voltigeurs" allemands en motos sur les trottoirs, qui, à ce qu'on me dit après, avaient blessé nombre de manifestants. J'appris aussi plus tard qu'une centaine d'entre nous avaient été arrêtés.

Cet événement me fit prendre conscience que manifester ou protester entre camarades ne suffisait plus désormais : nous ne pouvions pas baisser les bras, il fallait "désobéir" alors que l'occupant et le régime de Pétain nous appelaient à nous résigner. Nous devions agir pour défendre ce en quoi nous croyions et c'est dans cet état d'esprit que ma cousine me fut à nouveau d'un grand secours. C'est elle qui me confia ma première « mission ».

Peu de temps après cette manifestation qui avait été l'élément clé de ma démarche auprès d'elle, je la rencontrais à nouveau dans le petit café rue Soufflot et Jeanne me confia une lettre et une adresse qui m'était inconnue à Paris. Je devais la délivrer la nuit passée après le couvre-feu sans me faire repérer car ce courrier contenait des informations confidentielles d'une extrême importance. Je pris mon vélo pour m'y rendre. En chemin je croisai la Gestapo arrêtant un homme dans une petite rue, ils étaient trois. Pris de peur et de panique je lâche brusquement mon vélo et le cale sur un

lampadaire et me cache derrière une voiture. Je pense qu'ils ont entendu le bruit de mon vélo. J'entendais leurs bruits de bottes sur le sol de dalle en pierre. Je me levai un tout petit peu pour pouvoir les voir à travers la vitre de la voiture sans me faire repérer. L'un d'entre eux était resté avec celui qui n'avait pas respecté le couvre-feu, les deux autres étaient en train de me chercher. Je tournai autour de la voiture pour être sûr qu'ils ne me trouveraient pas en faisant le moins de bruits possible. Ouf... Ils étaient enfin partis, j'attendis derrière la voiture encore quelques minutes avant de me relever, prendre mon vélo et repartir vers l'adresse que m'avait donnée Jeanne. J'arrivai enfin devant cette résidence, sans contretemps cette fois-ci. Je sonnai à la porte indiquée sur le papier que m'avait remis Jeanne. Une femme m'ouvrit. Je compris à son regard qu'elle m'attendait. Je lui remis l'enveloppe et reprit rapidement le chemin de Créteil dans l'obscurité parisienne, puis sur les routes qui menait jusqu'à notre lointaine contrée campagnarde.

Après avoir réussi ce test haut-la-main, Jeanne m'introduisit dans un réseau cristolien composé de quelques garçons qui avaient tous à peu près mon âge. A notre première rencontre, nous nous retrouvâmes chez "Julot" rue Louise pour nous répartir des tracts à distribuer dans les boîtes aux lettres. Je m'avançais dans la pièce sombre et lugubre, ne comportant aucune fenêtre pour que personne ne puisse nous voir. Je clignais des yeux en m'habituant au peu de lumière. Les murs étaient en ciment, nus, froids et gris. La cave était complètement vide, à l'exception de deux ronéos au milieu de la pièce et de stencils écrits à la main, des machines rudimentaires et aux dimensions réduites, du papier et de mauvaises encres. Il y avait deux ou trois garçons un peu plus vieux que moi, mais qui semblait tout de même très jeunes. Je reconnus immédiatement René Besse que j'avais rencontré lors de matchs de foot de l'US Créteil qu'il avait rejoint dès qu'avait été dissoute comme "organisation communiste" dès 1939 son équipe fétiche, la JSO, Jeunesse Sportive Ouvrière, qui appartenait à la FSGT, fédération sportive et gymnique du travail. Nous avons joué de nombreuses parties contre des équipes de la région pendant l'été dans la franche camaraderie, sans qu'il me donne jamais aucun indice sur ses activités clandestines. Il m'avait parlé de son travail de typographe à l'imprimerie Beaune mais j'étais loin de me douter qu'il avait mis ses talents manuels au service de la Cause. Mais je comprenais mieux cette encre noire impossible à nettoyer qui imprégnait ses doigts. Elle n'avait rien à voir avec ce qu'il utilisait dans son métier, me raconta-t-il plus tard, mais les bavures étaient continuelles car les ronéos ancrèrent mal. Et c'est vrai que cette responsabilité aurait pu le trahir en cas de perquisition ou de contrôle car à voir ses mains, nul n'aurait douté de ce qu'il faisait en dehors de ses heures de travail.

Nous prîmes plus tard l'habitude d'imprimer des tracts de qualité médiocre, que nous distribuions la nuit dans les boîtes aux lettres car nous savions que, collés sur les murs ou des panneaux, ils auraient immédiatement glissé ou seraient devenus illisibles à la moindre pluie. Avec ces tracts, et quelquefois des affiches, nous faisons ce qui nous apparaissait comme un devoir prioritaire: préserver une présence militante pour mes camarades issus des mouvements communistes, et pour nous tous, élever une parole de rébellion.

Cette opiniâtreté dans l'action n'excluait nullement, bien au contraire, les rapports de camaraderie : je me liai d'amitié très rapidement avec René qui avait un an de plus que moi, et son grand copain, Paul Hervy, un « aîné » de neuf ans plus âgé. Eux aussi, ensemble, faisaient beaucoup de vélo avant-guerre et ils militaient tous les deux, si bien que dès le début de l'année, on les avait chargés de transporter les tracts du Parti Communiste.

Nous ne nous rendions pas compte des risques que nous prenions lorsque nous transportions des tracts clandestinement comme cette fois en décembre 1940 où nous transportions René et moi des tracts, environ deux mille que nous dissimulions sous un casse-croûte à l'arrière de nos vélos pour les déposer à l'hôpital d'Avon aux environs de Fontainebleau. Pour aller plus vite, nous nous accrochâmes à l'arrière d'un camion bâché avec pleins de soldats allemands à l'intérieur, éméchés. Plus loin, un barrage allemand les obligea à s'arrêter. Heureusement, ils étaient trop occupés, à contrôler les files de voitures qu'ils ne vérifièrent pas le contenu de nos musettes. Après avoir encourus ces dangers, nous nous rendîmes compte de notre inconscience. De retour, Julot nous "passa un sacré savon" et ne cessa de nous répéter que nous ne prenions pas assez de précautions.

Lors d'une réunion du réseau, dans le sous-sol de Julot, les copains discutaient des prochaines actions qu'ils allaient mener, notamment du transport de tracts et de collage d'affiches. D'ailleurs, deux ou trois membres du réseau avaient prévu d'en coller quelques-unes, rue de Brie. C'est à ce moment-là que Jeanne, également membre de ce réseau, parla de moi en tant que caricaturiste et me proposa pour illustrer les tracts par mes caricatures. Après un vote à mains levées, le rôle me revint. Heureux de pouvoir enfin allier mes activités clandestines avec ma vraie passion, je me mis immédiatement au travail avec enthousiasme.

Mes caricatures eurent un franc succès, notamment celle du soldat allemand de la Wehrmacht, représentant un cochon en uniforme en train de rendre les armes. En dessous de la caricature, il y était inscrit « Né en Allemagne, engraisé en France, tué en Angleterre, salé dans la Manche ». Je crois que nous en rigolâmes près d'une bonne heure avec les copains avant de la ronéotyper !

J'avais aussi réalisé une caricature représentant Pétain en position de chien face à un gramophone nazi, d'où sortaient les ordres d'Hitler. Mais les plus réussies étaient bien celle qui figurait Hitler sur le dos de Pétain le chevauchant comme une fidèle monture qui courbait docilement la tête, et celle qui montrait Hitler tenu par le cou, recrachant tous les morts qu'il avait causés.

Assis dans la cellule de prison, mon regard s'accrochait aux autres prisonniers, me demandant ce qu'ils avaient bien pu faire pour se retrouver dans cette situation. Étaient-ils des résistants comme moi ? Ou étaient-ils accusés à tort ? Certains pleuraient, et d'autres juraient dans leur barbe. J'avais peur de ce qu'il m'arriverait si jamais on m'interrogeait. Je me demandais si, même sous la torture, je ne dénoncerais pas mon réseau. J'en avais l'intime conviction. Nous étions serrés, une cinquantaine par cellule qui devait en accueillir vingt, nos épaules se touchant dans une promiscuité désagréable. Je n'osais pas croiser le regard de l'un d'entre eux sachant ce qui nous attendait dans quelques jours, voire même dans quelques heures. Malgré notre proximité nous étions tous dans notre univers... »

Perdu dans ses pensées, Armand n'avait pas vu passer le temps. Toute la nuit s'était écoulée et les dessins ébauchés à la craie, étaient devenus de vraies vignettes illustrant chaque étape de son histoire. Il n'eut pas le temps de détailler ce que sa main avait tracé sans qu'il s'en aperçoive, car il sursauta en entendant un policier qui leur hurla l'ordre de sortir de la cellule. Il était lui-même accompagné d'autres policiers. Les prisonniers se regardèrent un bref moment intrigués de la situation présente, ils sortirent tous très étonnés. Le policier les dirigea vers une place appelée « cour des gendarmes ».

- Allez, allez dépêchez-vous je n'ai pas tout mon temps, cria le policier énervé.

- Mais où allons-nous ? questionna un des prisonniers.

- Vous êtes transférés vers une autre cellule pénitentiaire, et je ne vous en dirai pas plus, annonça le policier.

Armand fut surpris par ces paroles qu'il ne pensait pas entendre. Plus il avançait hors de la cellule plus il se sentait seul, loin de sa famille et de ses amis. Il pensait que rien ne le rapprocherait d'eux. Il marcha en direction de la sortie avec ses compagnons de cellule. Ils formaient une queue que les policiers surveillaient avec attention. Il était placé en toute fin de colonne, tout derrière, étant le plus jeune, et le plus petit de taille. Au bout de la queue, des policiers regardaient les prisonniers et les inspectaient avant de les faire monter dans le panier à salade. Armand regarda le véhicule avec appréhension, ne voulant surtout pas y monter. La file s'amenuisait à mesure que les prisonniers avançaient. Soudain un policier qui surveillait la fin de la queue s'adressa à lui.

- Dis-moi quel âge as-tu mon petit ?

- Seize ans, répondit-il prudemment.

Le policier fronça ses sourcils, étonné.

- Ce n'est pas un âge pour aller en prison ça !

Armand esquissa un sourire résigné, et haussa ses épaules d'un signe de défaite. Le policier se mit à regarder aux alentours frénétiquement, puis écarta le jeune garçon de la file.

- Allez va ! Pars loin d'ici, et vis.

Il ne se le fit pas répéter, prit ses jambes à son cou et disparut au plus tôt au coin de la rue suivante, le cœur battant la chamade et les jambes flageolantes sous le coup d'une émotion si vive qu'il pouvait à peine respirer. Il lui fallut près d'une heure pour retrouver ses esprits et penser à retrouver son vélo pour rentrer à Créteil.

Arrivé devant sa porte, il rentra discrètement chez lui, mais, par la porte entrouverte de son bureau, il aperçut son père qui l'attendait, il était assis dans son fauteuil rustique et chaud, buvant son café comme à son habitude, l'attendant avec un air contrarié. Voulait-il le tuer ou le réprimander, il ne le savait pas, une chose était sûre, la journée serait longue pour ces deux-là. Armand poussa la porte grinçante, son père se leva et avança d'un pas sourd et lourd vers son fils. Il le regardait fixement. Il lui semblait que ce moment durait des heures. Augustin lui posa enfin la question fatidique.

- Où étais-tu hier ?

- A ton avis, dehors, après le couvre-feu, je ne pouvais être qu'à un seul endroit... Devine : en cellule. Ces satanés boches abusent clairement de leur pouvoir et la police française aussi, comme s'ils étaient eux aussi au service d'Hitler ! Quelle bande de collabos ! Ils m'ont embarqué ! J'ai juste oublié mes papiers et ils m'ont contrôlé ! Et ils m'ont embarqué ! Heureusement ils ne sont pas tous des collabos, l'un d'entre eux m'a laissé filer. Quelle chance ! Sinon j'allais finir à Fresnes ou peut-être même dans un de ces maudits camps, il semblerait qu'on y conduise certains de mes copains, lui répondit Armand.

- A propos de tes fréquentations et de tes sorties nocturnes...

- Père... Essayait-il de l'interrompre.

- Chut, tais-toi et écoute-moi, j'ai bien réfléchi, sur les Allemands, Pétain et la Résistance, je ne dis pas que je vais rejoindre la Résistance loin de là... Mais mon avis a changé sur les Boches. Entre les Allemands qui se prennent pour notre police et abusent de leur autorité en arrêtant en masse : l'autre jour j'ai encore assisté à une rafle qu'on ramenait à la Kommandantur ! Et les longues queues pour avoir ne serait-ce qu'un peu de nourriture, de vêtements ou d'autres choses nécessaires avec des tickets de rationnement qui ne nous permettent que de survivre... La vie est devenue plus dure, on ne peut plus sortir dehors sans la crainte de se faire arrêter à tout moment. Je pense que Pétain est dépassé par les événements et ne peut plus nous protéger. D'ailleurs en zone occupée, il nous a abandonnés aux Fritz et nous devons nous débrouiller tout seuls. Alors, Armand, je ne peux que te dire que je t'approuve, que j'approuve tes positions, que j'approuve tes engagements, que j'approuve tes actes... »

Armand ne trouva rien à répondre. Submergé par l'émotion, il s'approcha de son père qui l'étreignit vivement. Sans plus échanger de paroles, chacun avait compris quelle décision avait prise le jeune homme. Il monta dans sa chambre et prépara un paquetage, passa à la cuisine et embrassa sa mère. Il quitta le pavillon de la rue des écoles comme il quittait l'enfance, sans regret.

Quelques semaines plus tard, Jeanne, inquiète de ne plus retrouver son cousin dans la cave de Julot, rue Louise, passa chez son oncle. Augustin lui raconta la nuit qu'Armand avait passé en prison, son retour à la maison et leur réconciliation. Mais il ne put rien lui dire de son départ tant l'émotion restait forte. Il lui remit alors une lettre que le jeune homme avait laissée à destination de sa cousine. Jeanne comprit qu'elle ne reverrait pas de sitôt son cousin. Elle quitta son oncle et décida de trouver un coin tranquille pour lire cette lettre.

Elle longea la rue des écoles, puis elle tourna à gauche à l'intersection de la rue Paul François Avet et, sans s'en apercevoir, se retrouva dans la rue du Général Leclerc. Elle la descendit jusqu'à la paroisse Saint Christophe, qui chaque jour l'émerveillait et lui redonnait le sourire en pensant aux leçons d'espérance qui avaient bercé son enfance lors de ses cours de catéchisme et qu'elle avait enfin pu appliquer en passant à l'action dans son réseau clandestin. Elle y entra mais se rendit compte que la plupart des familles étaient venues pour prier alors elle fit demi-tour et se dirigea vers la Marne. Elle marchait doucement, pensant à ses derniers engagements pour la Résistance, comment elle avait encouragé son cousin à y participer, à tout ce qui les avait rapprochés ces derniers mois. Pendant ce temps, elle avait pris l'avenue de Verdun jusqu'à se retrouver sur les bords de Marne où elle s'assit sur l'herbe fraîche et humide non loin de là et ouvrit la lettre d'Armand.

Ma chère cousine,

Je t'écris cette lettre pour que tu saches que je ne t'oublie pas. Au contraire c'est grâce à toi que j'ai trouvé ma voie et que j'ai pu réaliser mon destin. Mais mon engagement est trop limité ici. J'ai décidé de mettre ma force vive au service de De Gaulle.

Comme nous en avons discuté la dernière fois, je m'envole pour Londres. C'est par un contact dont Julot m'avait parlé que tout a été organisé. Mais moins tu en sais et plus tu es en sécurité, comme tu en es bien consciente bien...

Je veux que tu saches que je me suis réconcilié avec mon père et que tu peux compter sur lui en cas de besoin car il m'a clairement laissé entendre que ses opinions avaient évolué. Continue à prendre bien soin de lui et de ma mère qui est si fragile sans moi, sil te plaît.

Mais surtout, ne baisse pas les bras, continue ce que nous avons commencé dans la clandestinité. La France Libre a besoin de vous, d'Henri, de Paul, de Julot, de toi. De votre engagement, de votre refus des compromis indignes et de votre force de conviction et d'action. Vous êtes notre armée de l'ombre et sans vous ici en France, de Gaulle et les Alliés ne peuvent rien.

J'espère te retrouver bientôt, dans une France libérée, pour fêter ensemble notre victoire.

Je t'aime et te suis reconnaissant de tout ce que tu as su révéler en moi de force et de courage.

Adieu, vive la Liberté et vive la France,

*Ton cousin qui t'aime,
Armand*



René BESSE, est né à Créteil le 14 mai 1923 dans la maison familiale au 42 rue Louise.

Ses parents Louis et Louise BESSE, originaires de Corrèze se sont installés à Créteil en 1920.

A l'âge de 13 ans il est profondément marqué par le Front Populaire. Cet événement forgera ses convictions et lui donnera le goût de l'engagement et de la politique.

C'est tout naturellement que son cousin Julot l'amène à s'engager au Jeunesses Communistes en 1938 à l'âge de 15 ans.

Lorsque la guerre éclate, avec l'interdiction du Parti Communiste, il quitte Créteil en vélo avec son père pour se cacher en Corrèze.

De retour, il met ses compétences d'imprimeur au service de la Résistance. Il est arrêté une première fois et interné à la prison de Fresnes entre octobre 1940 et janvier 1941 où il rencontrera Guy Mocquet.

Mais c'est le 28 avril 1942, devant ses parents et sa petite sœur Ginette née en 1936, qu'il est arrêté par la Feldgendarmarie accompagnée de la police française.

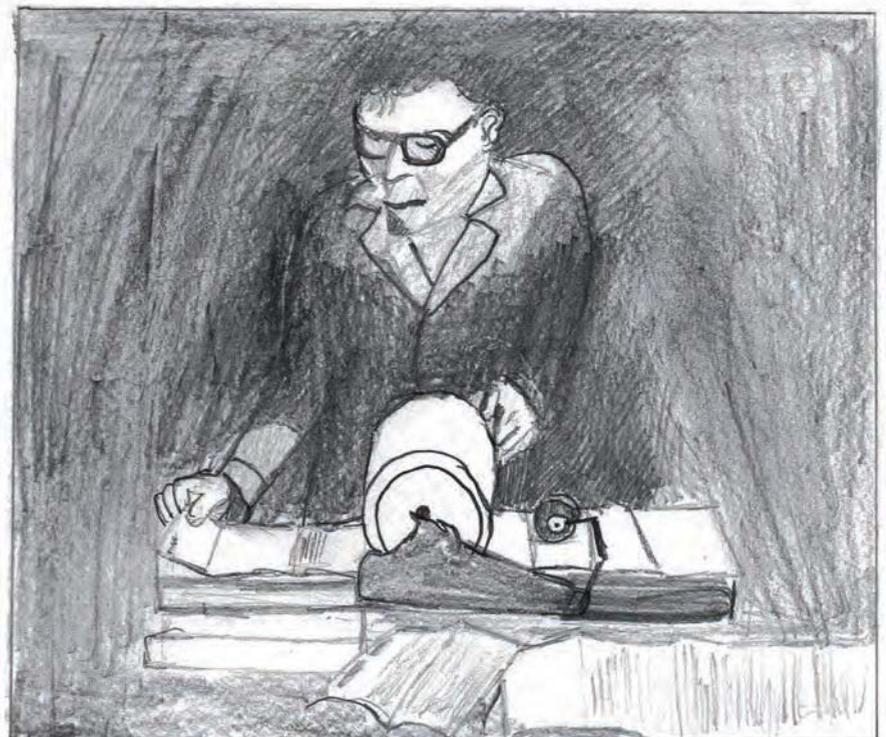
Il est déporté à Auschwitz pendant mille et neuf jours et devient pour toujours le numéro « 45240 » qui lui sera tatoué sur l'avant-bras gauche.

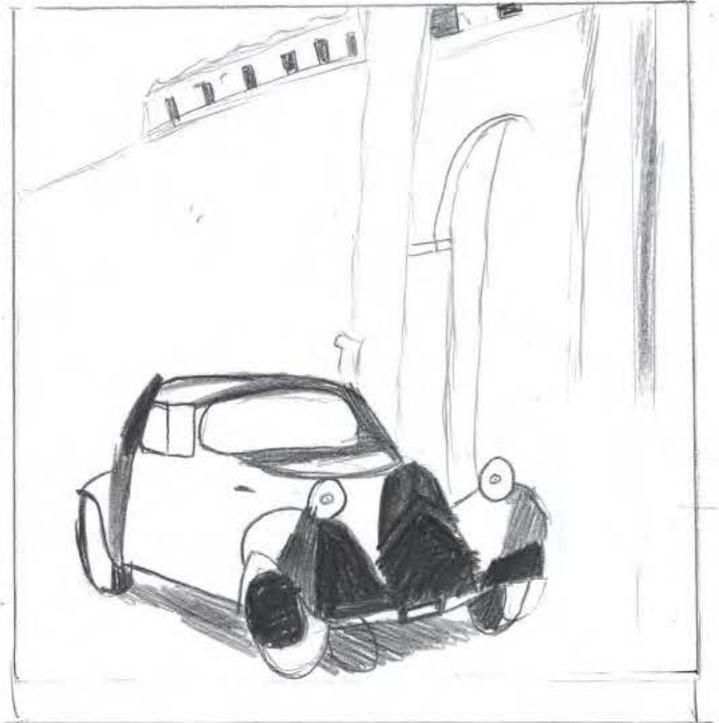
Il sera libéré en janvier 1945 et ne retrouvera sa famille au Lutétia qu'en avril 1945 après avoir effectué la « marche de la mort ».

Il débutera sa convalescence et reprendra son travail d'imprimeur et le football à l'US Créteil puis à Bonneuil S/Seine.

Il décède à l'âge de 90 ans, le 26 novembre 2013 après avoir consacré sa vie à faire vivre la mémoire de son terrible calvaire auprès de la jeunesse, pour que l'on oublie pas !

Mme Place et M Place, sœur et neveu de M René Besse.





Quelques dessins,
le « Making-of » !





MINISTÈRE DE
L'ÉDUCATION NATIONALE

MINISTÈRE DE
L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR
ET DE LA RECHERCHE



Collège Plaisance
97 avenue Laferrière
94000 Créteil

www.college-plaisance.net



Direction de la mémoire,
du patrimoine et des archives

